

ouhannaise

TRONCHY

« LES OUBLIES »

Il est un spécimen de la race humaine en voie de disparition de la surface du globe terrestre.

Le souvenir de ce robot est, dans l'esprit du monde entier, aussi lointain que celui de l'homme des Cavernes ; il est même totalement oublié. Vous n'entendez plus jamais, en effet, parler de cet être étrange, sale, pouilleux, puant, vêtu de bleu horizon délavé et terreux, que les gens de l'époque et de l'arrière ont vu déambuler, les musettes en bandoulière, dans les rues des villes et des villages pendant la période des permissions.

Il s'agit, vous l'avez peut-être deviné, du poilu de 1914-18. C'est un rescapé de la grande tourmente qui, dans ces lignes, sollicite la bienveillante attention du lecteur, pour lui rappeler qu'il existe encore quelques survivants de cette hécatombe, je dirai de cette époque pendant laquelle la souffrance humaine sous toutes ses formes : la faim, la soif, le froid, n'a jamais été égalée, avec comme perspectives la mort ou d'horribles blessures.

Je vous demande, à vous, jeunes gens de l'actuelle génération, indisciplinés et insatisfaits de votre sort, de faire un pèlerinage à Verdun (rappeler-vous que le 21 février débutait cette gigantesque bataille). Visitez l'ossuaire de Douaumont, et regarder avec attention à l'intérieur de la Tour, depuis la base jusqu'au sommet de ce monument élevé par nos amis et alliés américains, les photos prises sur le vif qui vous montreront, parmi le bouleversement de la nature, ces monceaux de squelettes, cadavres restés sans sépulture, ces débris humains accrochés aux arbres, mutilés eux aussi et dressant vers le ciel leurs moignons calcinés, comme en un geste de prière ou d'imprécation ; ayez une pensée pour ceux qui ont été ensevelis vivants, sans espoir de secours, dans des sapes ou des abris, écrasés par les gros calibres boches et pour ces héroïques fantassins qui, blessés mortellement, ont agonisé pendant des jours et des nuits, entre les réseaux de barbelés, sans pouvoir être secourus, et appelant désespérément leurs camarades ou leur mère.

Ceux qui ont survécu à cette tuerie se souviennent ; ils n'oublieront jamais. Verdun ! vision d'apocalypse. Debout les morts ! On ne passe pas ! Ces clameurs héroïques peuvent être taxées de légende mais auraient pu être réalités comme est légendaire le sacrifice des poilus de 14-18.

Ce massacre de quatre longues années s'explique du fait que du côté allemand il y avait une discipline de fer alliée à

cet esprit de conquête, instinctif chez le teuton.

Chez le soldat français, également discipliné, existait ce sentiment profond du devoir de défendre sa famille, ses biens, le sol de France envahi. D'où ces luttes farouches, féroces, à la baïonnette, au couteau, à la grenade ; ces duels d'artillerie où le petit 75, arme admirable, était écrasé par les gros 150 et 210 boches, par les 105 et 88 plus meurtriers.

Nous nous souvenons. Mais parmi tant de souvenirs, il en est un qui demeure vivace par dessus tout, comme un baume bienfaisant sur une blessure, c'est cet esprit de camaraderie entre poilus, qui nous faisait partager le colis expédié par une main maternelle ou amie, qui nous faisait sangloter sur le corps du copain blessé à mort.

Nous nous souvenons aussi, le cauchemar terminé, des paroles de Clémenceau le père la Victoire, parlant de ses poilus : « Ils ont droit à notre reconnaissance ; ils ont des droits sur la Nation ». Clémenceau était sincère. Hélas ! il a été lui aussi oublié. En récompense de ces années terribles les survivants ont été gratifiés d'une retraite qui est plus que modeste. A un moment donné elle nous a été supprimée, sous forme de sacrifice pour rétablir les finances du pays, tant il est vrai que les sacrifices sont toujours demandés aux mêmes et comme si une bouteille d'eau pouvait faire déborder un océan.

Nous avons considéré cette suppression injustifiée et dans la France entière une réaction unanime, concrétisée par des manifestations dignes et silencieuses, nous a réconfortés et a contribué au rétablissement quelques années plus tard de notre mini retraite.

Les poilus sont de moins en moins nombreux, et s'il vous arrive, ami lecteur, de rencontrer l'un de ces rescapés manchot, aveugle, unijambiste, ou la face ravagée, et puis celui dont les vêtements dissimulent d'affreuses cicatrices, ayez pour lui un regard un geste ou une parole d'amicale référence, vous lui ferez plaisir, et la guerre l'ayant épargné, vous l'aidez à mourir en paix.

Un poilu classe 1913, croix de guerre, médaille militaire.